

Série : Histoire de l'Église

Leçon 44 : La réforme en Italie et en Espagne

Prêché mercredi le 18 novembre 2015
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples
(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)
Disponible gratuitement en format PDF et en MP3
Voir le contenu détaillé sur le site Web
Série : Histoire de l'Église (T-3)
Leçon 44 : La réforme en Italie et en Espagne
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda
Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689
www.pourlagloiredechrist.com
Par : Marcel Longchamps

INTRODUCTION

Nous allons examiner brièvement aujourd'hui comment la réforme s'installa en Italie, en Espagne et aux Pays-Bas.

I) LA RÉFORME EN ITALIE

Circonstance extraordinaire en apparence, mais qui s'explique à la réflexion, l'Italie, le pays où résidait le pape, fut un des premiers à accueillir les principes de la Réforme. C'était en effet un de ceux qui souffraient le plus des innombrables abus de l'Église romaine ; c'est là aussi qu'on voyait de plus près ce qui faisait la faiblesse du Saint-Siège : corruption de l'administration, vie de débauche, ambition, règne de la fausseté, du mensonge et de la tromperie.

Et comme il avait sans cesse besoin de ressources financières, c'est de l'Italie tout d'abord que le pape exigeait ces prestations qui devaient, peu à peu, soulever l'Europe contre Rome. Le gros du peuple supportait sans mot dire ces incessantes exactions, mais il se trouvait des hommes réfléchis qui,

depuis longtemps, songeaient au moyen de mettre un terme à cette situation intenable (*).

(*) Déjà à la fin du 15^e siècle, un dominicain, Jérôme *Savonarole*, s'était ouvertement élevé à Florence contre « l'Église prostituée ». Un instant écouté, il fut excommunié en 1497 et brûlé l'année suivante.

Deux ans à peine après la protestation de Luther contre les indulgences, ses écrits pénétraient en Italie ; ils y trouvèrent un accueil chaleureux, tellement ils répondaient à des aspirations souvent inconscientes. Malgré la crainte, légitime, que l'on pouvait éprouver d'une intervention du clergé, on en fit venir d'autres, soit du réformateur allemand lui-même, soit de Mélanchton et de Zwingli.

On les traduisait. À peine sortis de presse, ils se vendaient rapidement. Pour échapper à toute perquisition de la police, ils paraissaient sous des pseudonymes : Terra Nigra pour Mélanchton, Cogelius pour Zwingli, et ainsi de suite.

Le commerce de Venise la mettait en rapports suivis avec l'Allemagne ; elle ne tarda pas à posséder un dépôt des ouvrages des réformateurs, sur la propagation desquels le Sénat fermait les yeux. On rapporte que, lorsque le pape publiait une bulle, interdisant la lecture de ces livres, le Sénat avait soin de la faire lire dans les églises après que l'assistance était écoulée.

La citation suivante, tirée d'une lettre écrite par un moine, montre à quel point on avait soif de l'Évangile : « Vous qui connaissez le Seigneur, pensez au Lazare de l'Évangile et à l'humble Cananéenne qui désirait se rassasier des miettes tombées de la table du Seigneur. Mourant de soif, je cherche la fontaine de l'eau de la vie. Assis au bord du chemin, comme un aveugle, je crie à Celui qui donne la vue. Nous qui gisons dans les ténèbres, nous vous supplions, avec larmes et soupirs, vous qui connaissez les titres de ces livres, de nous les envoyer, ceux surtout de l'illustre Luther, du pénétrant Mélanchton, du savant Écolampade. Faites tout votre possible pour que la ville de Lombardie, que nous habitons, aujourd'hui l'esclave de Babylone et étrangère à l'Évangile de la grâce, obtienne enfin la liberté ! »

Pendant vingt ans l'Évangile se répandit en Italie sans rencontrer d'obstacles. C'est la période des guerres entre Charles-Quint et François Ier, entre l'empereur et le Saint-Siège. Celui-ci trop absorbé par la politique, négligeait les questions intéressant la vie spirituelle de ses sujets. Dieu bénit même cette époque troublée pour le salut de beaucoup d'âmes qui entrèrent en contact avec des soldats protestants, nombreux dans les armées belligérantes, et apprirent d'eux à connaître le Seigneur.

À partir de 1542 pourtant, le pape s'émut des progrès réalisés par la Réforme, car elle avait gagné entre autres plusieurs prédicateurs brillants, bien connus dans les hautes sphères de l'Église et qui employaient maintenant leurs talents au service de l'Évangile. Le mouvement était si profond qu'on n'osait déjà plus l'attaquer de front.

On créa donc un corps d'espions qui devaient suivre les cultes, s'aboucher avec ceux qui les fréquentaient, gagner leur confiance en feignant d'entrer dans leurs vues. Le même travail se faisait au sein des familles, afin d'acquérir des preuves à charge contre quiconque embrassait les idées nouvelles. La première victime de ces odieux procédés fut *Paleario*, un professeur savant et pieux. Il dut monter sur le bûcher malgré son grand âge.

Mais, l'éveil ainsi donné, tous ceux qui le purent s'empressèrent de quitter l'Italie, parmi eux *Bernardino Occhino*, général de l'ordre des capucins. Il s'était mis à étudier les Saintes Écritures et ne tarda pas à proclamer quelques-unes des vérités qu'il y avait rencontrées. Doué d'un rare talent de prédication, il attirait les foules en annonçant la voie du salut, sans toutefois contester les erreurs dominantes.

Quoique à la tête d'un ordre puissant, il voyageait toujours à pied, croyant se faire un mérite de sa simplicité. Il n'avait pas encore rejeté toute justice propre pour ne recourir qu'à celle du Sauveur. À Naples il entendit prêcher un gentilhomme espagnol, du nom de Valdez, qui exposait, dans toute sa pureté, la doctrine du salut par Christ. Occhino en fut si frappé qu'il accepta pour lui-même le message qu'il avait entendu ; il monta en chaire et prêcha, avec une force toute nouvelle, cet Évangile qui faisait maintenant sa joie.

On le conçoit : l'Inquisition ne le perdait pas de vue. Les Vénitiens l'invitèrent à venir chez eux ; mais le nonce, qui habitait cette ville, avait

l'œil sur lui. La foule se précipitait pour l'entendre. Bientôt Occhino apprit qu'on l'épiait ; cela ne l'empêcha pas de s'écrier, du haut de la chaire, en présence des sénateurs et du nonce lui-même : « Ô noble Venise, reine de l'Adriatique ! Si les prisons, les cachots et les fers attendent les hommes qui t'annoncent la vérité, dans quelles cités, dans quelles campagnes pourra-t-elle encore retentir ?

Si nous pouvions la faire entendre partout, sans réserve ! Que d'aveugles, qui s'en vont aujourd'hui, errant dans les ténèbres, verraient enfin la lumière » À ces mots le représentant du pape interrompit l'orateur et lui interdit la chaire. Il en résulta une émeute et, au bout de trois jours, Occhino reprit ses émouvantes prédications.

Cependant, cité à comparaître à Rome, ce qui signifiait pour lui la mort certaine, il quitta l'Italie et se rendit à Genève, puis à Zurich, enfin à Bâle. La fin de sa carrière ne répondit pas à son début, car il se laissa entraîner à adopter des idées gravement erronées, allant jusqu'à nier la divinité du Seigneur.

Pierre-Martyr Vermigli (le nom de Martyr est ici un simple prénom), de l'ordre des Augustins, éclairé, lui aussi, par la lecture des Écritures sur les aberrations romaines et sur l'unique voie de salut, eut la joie de voir se former à Lucques (entre Pise et Florence) une congrégation évangélique, qui s'accrût rapidement grâce à son ministère.

Il ne tarda pas à abandonner l'ordre auquel il appartenait. Obligé, comme tant d'autres de quitter le sol italien, il gagna la Suisse, puis accepta une chaire de professeur à Strasbourg. Plus tard il reçut un appel de l'université d'Oxford. Pendant ce temps la haine du clergé frappa la petite assemblée de Lucques ; plusieurs de ces frères, effrayés des menaces qu'on leur adressait, rentrèrent sous le joug de Rome, Vermigli en conçut une douleur profonde. Il quitta l'Angleterre lors de l'avènement de Marie Tudor et termina paisiblement ses jours à Zurich où sa piété vivante, sa modestie, son profond savoir lui avaient fait trouver de nombreux amis.

Le nom de *Curione* intéresse la Suisse romande. Ce brillant humaniste, pour se soustraire aux agents de l'Inquisition, vint mettre ses talents et sa grande expérience de l'enseignement à la disposition des seigneurs de Berne. Ceux-

ci lui firent un accueil empressé et l'adressèrent immédiatement aux pasteurs et professeurs de Lausanne, où Viret venait de reprendre ses fonctions. On fonda à l'Académie une chaire tout exprès pour lui. Il donnait trois leçons par jour : deux chez lui à six heures du matin et à midi, et la troisième à deux heures l'après-midi dans un auditoire public. Ces leçons étaient extrêmement goûtées. Plus tard il se fixa à Bâle, où il jeta un grand lustre sur l'université. Sa réputation, sa science, mais surtout sa piété attirèrent à Bâle un grand nombre d'étudiants.

Dans sa bonté Dieu créa, en Italie même, un asile pour ceux qui souffraient à cause du nom de Christ. Hercule II, duc de Ferrare, accueillait avec bienveillance et sans trop de préventions des hommes entachés de « luthéranisme ».

Il y était fortement encouragé par sa femme, la pieuse Renée, dont le nom a été mentionné dans le chapitre consacré à Calvin. Le spectacle des affreux supplices infligés à Paris à d'humbles et fidèles chrétiens l'avait révoltée. Plus instruite que la plupart de ses contemporaines, elle s'enquit des principes religieux des martyrs français et se promit, en changeant de patrie, de protéger ceux qu'un fanatisme atroce poursuivait.

Elle donna pour compagne d'étude à sa fille Anne une jeune et spirituelle amie, Olympia Morata, qui avait été élevée selon les préceptes de l'Évangile ; elle assistait régulièrement à des assemblées religieuses qui avaient lieu à Ferrare et se nourrissait avidement des enseignements de la Parole de Dieu.

Plus tard, Olympia épousa un chrétien allemand, Grunthler, qui avait étudié la médecine à Ferrare. Disgraciés à la cour d'Este, après le départ d'Anne qui donnait sa main au trop célèbre duc de Guise, Olympia et son mari allèrent se fixer à Augsbourg. Au milieu de douloureuses épreuves, la jeune femme conserva cette paix parfaite, que seul le Seigneur peut donner (Jean 14 : 27).

Du fond de son exil, elle correspondait activement avec plusieurs fidèles, restés dans la fournaise, encourageant les faibles, fortifiant les indécis. « Demande des forces au Seigneur », écrivait-elle à une amie, « afin que la crainte de ceux qui ne peuvent tuer que le corps ne t'entraîne pas à offenser

ton miséricordieux Rédempteur ; afin aussi qu’il te rende capable de confesser son nom selon sa volonté, en présence de cette génération perverse, et te donne de te rappeler toujours ces paroles de David : « J’ai haï la congrégation de ceux qui font le mal, et je ne m’assiérai pas avec les méchants » (Ps. 26 : 5).

Je suis trop faible, diras-tu, pour me séparer d’eux. Crois-tu donc que tant de témoins du Seigneur, tant de martyrs soient restés fermes grâce à leur propre vertu, à leurs propres forces ? N’était-ce pas Dieu qui leur donnait la puissance de résister ? Le reniement de Pierre ne nous est pas cité comme un exemple à imiter, mais il sert à nous faire comprendre l’infinie miséricorde du Seigneur et à nous montrer notre propre faiblesse, quand nous sommes laissés à nous-mêmes. Le Seigneur nous fait l’honneur et la grâce de nous parler, de nous instruire ; mépriserons-nous un trésor de si grand prix ? ». Olympia Morata, une des femmes les plus remarquables de son siècle, rendit durant sa courte vie le plus beau témoignage au nom du Seigneur, et fut retirée de ce monde à l’âge de vingt-neuf ans.

Plus tard Renée de France eut à subir, à son tour, la persécution. Elle ne craignait pas de manifester sa foi et d’exprimer hautement sa désapprobation au spectacle des violences commises contre les humbles brebis du Seigneur. Là-dessus on lui enleva ses enfants ; on arrêta ses plus fidèles serviteurs et on les châtia comme hérétiques. Retenue prisonnière dans son propre palais, abreuvée de reproches par son mari, elle supporta tout avec fermeté jusqu’au jour où, affaiblie par la souffrance et les privations, dévorée du désir de revoir ses enfants, elle fit quelques concessions à ses bourreaux.

Le duc mourut peu après et Renée rentra en France. Dans son domaine de Montargis, elle fut la constante protectrice des réformés. Un jour son gendre, le duc de Guise, osa s’approcher du château avec une troupe d’hommes armés et fit sommer sa belle-mère de livrer tous les rebelles qu’elle avait auprès d’elle, faute de quoi il mitraillerait la place. « Dites à votre maître », répondit la duchesse à l’émissaire de Guise, « que je monterai moi-même sur les créneaux, pour voir s’il osera tuer la fille d’un roi ». Guise se retira, et depuis ce jour, Renée put continuer sans entraves son œuvre de charité envers les enfants de Dieu.

D'autres exilés italiens se réfugièrent sur territoire suisse, dans le canton actuel du Tessin, alors bailliage commun de tous les cantons qui y envoyaient à tour de rôle un bailli. Une congrégation évangélique se constitua à Locarno dès 1536.

Elle se composait en majeure partie de familles indigènes considérées, mais accueillait aussi les Italiens obligés de quitter leur patrie à cause de la rigueur avec laquelle Rome poursuivait leur croyance. Elle trouvait un discret appui dans les baillis toutes les fois que l'administration du bailliage revenait aux cantons réformés.

Mais les baillis catholiques témoignaient aux enfants de Dieu une malveillance si vive qu'au bout d'une vingtaine d'années ils résolurent de se fixer ailleurs. Le 3 mars 1555, cent seize d'entre eux se mirent en route avec leurs femmes et leurs enfants ; il y avait dans leur nombre des hommes d'une haute culture, médecins ou juristes ; la plupart étaient des ouvriers ou des commerçants, qui menaient le genre de vie le plus modeste.

Mais tous se montrèrent inflexiblement résolus à subir les pires maux plutôt que de se laisser violenter dans leurs consciences. Ils durent s'arrêter quelque temps au fond d'une vallée avant d'entreprendre le passage du col du Bernardin, encombré de neige. La traversée n'en fut pas moins difficile, dangereuse même, mais le Seigneur veillait sur eux et ils finirent par atteindre Zurich deux mois après leur départ.

En dépit de la disette qui y régnait et de la présence de nombreux réfugiés anglais, ils y reçurent un accueil cordial et un appui efficace. Dieu mit sa bénédiction sur cet acte de générosité en favorisant, grâce aux réfugiés locarnais, la prospérité matérielle de la ville ; par leur intermédiaire, l'industrie du tissage de la soie y prit un développement considérable et très lucratif. C'est d'eux que descendent plusieurs familles importantes de la Suisse, dont les membres ont joué un rôle éminent, matériel ou intellectuel, dans notre pays : à Zurich, les d'Orelli, les Pestalozzi ; à Bâle, les Socin ; à Berne, les de Muralt ; à Genève, les Turretini, et d'autres encore.

En Calabre s'était établi, vers 1450, une colonie de Vaudois du Piémont ; ils reçurent le droit de rendre à Dieu le culte qu'il attend des siens. Travailleurs actifs et intelligents, ils avaient transformé en terres fertiles une vaste

étendue du pays. L'Inquisition les assaillit et fit exécuter une centaine d'entre eux en un seul jour. « Ils furent parqués dans une maison, comme un troupeau de moutons. Le bourreau entra, en saisit un, lui mit un bandeau sur les yeux, puis l'entraîna dehors et lui trancha la tête. Il procéda de la même manière avec tous les autres successivement. J'ai peine à retenir mes larmes en écrivant ceci », ajoute le catholique qui a laissé le récit de cette scène d'épouvante.

II) LA RÉFORME EN ESPAGNE

L'Espagne, dont le souverain portait le titre de Roi Très-Chrétien, fut toujours la forteresse du catholicisme. En 1234 déjà un concile, tenu à Saragosse en Aragon, avait « interdit à toute personne laïque de dissenter, soit en particulier, soit en public, sur la religion catholique ».

Les contrevenants devaient être excommuniés par l'évêque du diocèse. D'après cette assemblée ténébreuse, nul n'osait posséder les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament en langue vulgaire, sous peine de mort. Au début du 16^e siècle ces arrêts furent remis en vigueur.

L'Espagnol se targuait de la pureté de sa race ; toute contamination quelconque de sang infligeait une tare ineffaçable à qui la portait. Le paysan le plus misérable se serait considéré comme dégradé si on lui avait démontré qu'il avait le moindre atavisme juif ou mauresque. Des populations fort différentes les unes des autres habitaient la péninsule Ibérique ; après avoir visé, pendant des siècles, à les extirper, la politique du gouvernement y réussit dès 1479.

Le même sentiment animait les Espagnols sur le terrain religieux, où le soupçon même d'hérésie était passible des peines les plus terribles. Dans ce domaine l'Inquisition exerçait une surveillance impitoyable. Néanmoins les livres de Luther pénétrèrent en Espagne en 1519 déjà ; son important *Commentaire sur les Galates* y fut traduit l'année suivante. Puis on ne tarda pas à recevoir son livre sur *la Liberté chrétienne*, ainsi que sa réponse à Érasme concernant le libre arbitre.

Pressé par le clergé, en 1521, Charles-Quint fit défense de publier, sans l'autorisation des évêques, aucun livre qui fit mention de l'Écriture Sainte. « Il nous semble », disait l'empereur, « que Martin Luther n'est pas une créature humaine, mais un diable sous la figure d'un homme, et revêtu d'un habit de moine, afin qu'il puisse plus aisément causer la mort éternelle et la destruction du genre humain ».

Néanmoins la Bible et les livres réformés se jouaient de toutes les barrières. Une active contrebande les portait par terre ou par mer, jusqu'à l'intérieur du pays. Un Espagnol avait introduit des ballots entiers de ces livres prohibés, renfermés dans des tonneaux à double fond, qui contenaient un peu de vin. Il faut ajouter que l'importateur, découvert, fut mis à la torture et brûlé vif.

Mais le crédit des prêtres déclinait de jour en jour à mesure que le peuple apprenait ainsi une doctrine très différente de la leur. Pendant dix ans la Réforme fit des progrès sensibles dans le pays, malgré la surveillance étroite des autorités. À la diète d'Augsbourg, Charles-Quint et sa suite nombreuse entendirent de la bouche même des principaux réformateurs des exposés très nets de la vérité, mais peu se laissèrent convaincre.

Parmi ces premiers chrétiens espagnols, une figure intéressante est celle d'*Egidius*, prédicateur de la cathédrale de Séville. Pendant longtemps, malgré toute sa science et son éloquence, qui était grande, il ne voyait aucun fruit de ses travaux. Ignorant la vivifiante doctrine du salut par la foi, il ne pouvait prêcher que les croyances en vogue. Mais sa conscience lui reprochait d'occuper une chaire d'où sa parole tombait morte sur des âmes mortes.

Inquiet, plein d'angoisse, il allait abandonner son poste, lorsque le Seigneur plaça sur son chemin un humble et intelligent disciple de Christ. « Savez-vous », dit cet homme au prédicateur, « ce qui frappe de stérilité votre ministère ? » — « Non ». — « Vous ne prêchez pas la foi pure et simple en Jésus Christ, seul Sauveur. Demandez, priez, et vous recevrez ».

Egidius suivit ce conseil ; sa requête, qui partait d'un cœur sincère et droit, reçut l'exaucement. Dès lors ses discours changèrent complètement de caractère et il vit accourir nombre de malheureux, accablés sous le poids de leurs péchés, et qui, comme le geôlier de Philippes, demandaient : « Que

faut-il que je fasse pour être sauvé ? ». Egidius ne tarda pas à être jeté en prison. L'empereur, qui l'appréciait hautement, fit tout son possible pour le sauver, mais l'Inquisition resta inflexible. Durant sa captivité Egidius s'affermir de plus en plus dans les doctrines évangéliques. Au bout d'un an, il réussit à s'évader et termina ses jours dans la paix.

En 1558 Charles-Quint, las du pouvoir, abdiqua pour se retirer dans le couvent de Saint-Just et eut pour successeur son fils Philippe II, un des tyrans les plus farouches que l'histoire connaisse. De caractère sombre et haineux, il ne poursuivait qu'un but : réaliser l'unité de la péninsule, dans le domaine politique par l'annexion du Portugal, dans le domaine religieux par l'anéantissement de la Réforme.

Dès son avènement, son attention fut attirée par le fait que de nombreux Espagnols quittaient leur pays pour s'établir à l'étranger. Des enquêtes démontrèrent que ces départs n'avaient d'autre motif que le désir de fuir une contrée où l'on ne pouvait pas adorer Dieu selon sa conscience. Là-dessus le gouvernement mobilisa d'importantes forces de police en vue de fermer la frontière et d'arrêter tous ceux qui, dans le royaume même, osaient faire opposition à l'Église officielle.

Beaucoup de ces réfugiés s'étaient fixés à Genève, en Allemagne ; on y dépêcha des espions, chargés de nouer avec les fugitifs de feintes relations amicales, mais destinées à obtenir d'eux des renseignements en vue de pourchasser d'autant plus sûrement ceux des leurs qui restaient dans leur patrie.

Il en résulta une persécution atroce, mais qui n'éclata souvent pas au grand jour. Nombre de malheureux disparaissaient et leurs familles n'en recevaient plus aucune nouvelle quelconque. D'autres, on le savait, subissaient des tortures trop horribles pour qu'il soit possible de les décrire ici : tortures physiques, mais aussi tortures morales ; on ne leur épargnait rien.

Enfin un certain nombre étaient mis à mort publiquement, à titre d'exemple, le plus souvent par le feu, dans les hideux *autodafés*, mot qui signifie : « Actes de foi ». Philippe II arriva ainsi à ses fins dans ce sens qu'il extirpa la Réforme de ses États espagnols. Mais, du même coup, il les ruinait en y instaurant les puissances des ténèbres, le règne de l'ignorance. L'Église

romaine craint la lumière qui étale au grand jour ses turpitudes, améliore les conditions de la société et surtout éclaire les cœurs et les intelligences en les mettant en contact avec la source de toute grâce excellente et de tout don parfait. Philippe II dominait sur une portion importante de l'Europe, sur plus de la moitié du continent américain. De cet immense empire il ne reste plus à l'Espagne aujourd'hui que l'Espagne proprement dite et d'infimes territoires coloniaux, tellement il est vrai que « on ne se moque pas de Dieu ; car ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera » (Gal. 6 : 7).

III) LA RÉFORME AU PAYS-BAS

L'histoire de la Réforme en Espagne amène tout naturellement à celle des Pays-Bas, qui dépendaient d'elle, tant la Belgique que la Hollande actuelle. Depuis longtemps on pouvait constater dans cette contrée une tendance marquée à s'enquérir au sujet des doctrines évangéliques.

Un groupe de pieux mystiques, représentés par Thomas a Kempis (1379-1474), un des auteurs présumés de l'*Imitation de Jésus Christ*, avaient attiré l'attention sur les abus de l'Église et sur la recherche de la vérité selon Dieu. Plus tard Jean Wessel fut un vrai précurseur de Luther.

Peu après l'invention de l'imprimerie, Anvers devint un centre important de publications de toute espèce ; au 16^e siècle on y édita des traductions en langues diverses des principales œuvres des réformateurs allemands et suisses. Principal marché commercial de l'Europe continentale, cette ville voyait affluer des négociants de tous les pays civilisés.

Beaucoup d'entre eux, attirés par la nouveauté du sujet, achetèrent ces livres pour les emporter chez eux, souvent dissimulés dans des ballots de marchandises, afin d'échapper aux perquisitions policières. Ainsi Anvers joua un rôle de premier plan dans la diffusion des écrits évangéliques.

Lorsque Charles-Quint monta sur le trône, il témoigna une faveur marquée aux Pays-Bas, terre de sa naissance. Grâce à leur extraordinaire prospérité matérielle, ces provinces lui fournissaient le plus clair de ses revenus ; il y allait donc de son intérêt le plus direct de les ménager autant que possible. Cependant, adversaire déclaré de ce qu'il appelait l'hérésie, il se devait à lui-

même de la réprimer même dans cette contrée, qu'il chérissait entre toutes. Il publia donc un édit énonçant la défense formelle d'enseigner ou de pratiquer les nouvelles doctrines ; mais il recommandait en même temps aux magistrats d'user de ménagements envers les réfractaires.

L'empereur se rendait bien compte aussi qu'un facteur essentiel de la prospérité des Pays-Bas était la liberté dont elles avaient joui sous ses prédécesseurs. La limiter trop sévèrement, même sur le terrain religieux, c'était aller à l'encontre du développement ultérieur de ces provinces ; c'était risquer un soulèvement général, car la population tenait énormément aux droits qu'elle avait acquis, souvent au prix de luttes sanglantes, et n'était nullement disposée à y renoncer, même aux plus insignifiants.

Mais les principes de la Réforme avaient fait plus de chemin que le souverain ne se le figurait ; plusieurs historiens évaluent à quelque 100000 le nombre des adhérents du « luthéranisme ». Bien contre son gré, Charles dut céder aux instances du clergé et la seconde moitié de son règne fut marquée par une persécution ardente.

Érasme condamnait fortement ces procédés ; plusieurs chrétiens ayant subi le supplice du feu à Bruxelles, il écrivit : « Jusqu'à cet événement la ville était pratiquement exempte d'hérésie, à part quelques cas tout à fait sporadiques. Aussitôt après l'exécution des martyrs, nombre d'habitants se sont convertis à l'Évangile ».

L'Église redoubla de cruauté ; tout devint motif à arrestation, le plus souvent à condamnation. Il était interdit de lire ne fût-ce qu'une page de l'Écriture Sainte ; sentence de mort contre quiconque discutait un article de foi, contre ceux chez lesquels on découvrait des écrits de Luther ou de Zwingli, qui exprimaient le moindre doute quant à la valeur des sacrements ou qui, à mots couverts, contestaient l'autorité pontificale. La terreur régnait.

Cependant Charles-Quint persécutait par politique beaucoup plus que par conviction. S'il pourchassait l'hérésie dans ses États, c'était essentiellement pour y faire prévaloir l'unité religieuse, mais il ne se montrait pas moins intransigeant vis-à-vis du Saint-Siège qui prétendait assumer sa suprématie contre celle de la puissance impériale. Charles alla jusqu'à saccager Rome et à retenir prisonniers le pape et certains cardinaux. Son fils, Philippe II,

persécuta par bigoterie, par pur esprit de vengeance, de froide haine contre les réformés. Il organisa méthodiquement une lutte acharnée, impitoyable, contre les enfants de Dieu, y apportant tous les raffinements d'une cruauté diabolique, sous la direction sanguinaire de l'odieux duc d'Albe. Ces mesures provoquèrent un soulèvement général dans les Pays-Bas, les catholiques eux-mêmes voyant battus en brèche leurs privilèges séculaires. Le conflit devint ainsi politique tout autant que religieux.

Sous la régence de Marguerite de Parme, longtemps gouvernante des provinces, les protestants avaient reçu l'autorisation de se réunir en plein jour ouvertement. Comme ils manquaient de lieux de culte, ils tenaient leurs assemblées dans les champs et là les évangélistes prêchaient, avec toute hardiesse, annonçant le message de la grâce de Dieu à des foules immenses.

L'un d'eux, particulièrement doué, parlait souvent, dit-on, à des auditoires de quinze mille personnes. Mais, avec l'avènement de Philippe II, un changement ne pouvait manquer de se produire. Ainsi on vit un jour un magistrat, catholique bigot, chercher à disperser les assistants à coups de sabre ; mais, comme il prétendait arrêter le prédicateur, une grêle de pierres l'assailit et il eut peine à échapper avec la vie sauve.

On avait l'habitude, dans ces réunions, de chanter les Psaumes de David et le chant de ces milliers de personnes, très puissant, s'entendait au loin à la ronde, si bien qu'il attirait de nouveaux auditeurs. Cela renforçait le zèle des chrétiens, et, par contrecoup, l'animosité de leurs adversaires. Pour parer au danger qui en résultait pour eux, ces chrétiens résolurent de construire des lieux de culte fermés, en bois, afin d'éviter des frais trop considérables, et dans lesquels ils couraient moins le risque d'attirer l'attention.

Des hommes de toutes les classes de la société offrirent leurs services pour ce travail, tandis que les femmes vendaient leurs bijoux, afin de subvenir à la dépense. Puis ils adressèrent à Marguerite de Parme une requête, demandant de pouvoir jouir librement des privilèges qui leur avaient été concédés jadis, entre autres du droit de réunion. Marguerite en référa à Philippe II ; celui-ci opposa à la pétition un veto catégorique. Voyant son autorité ainsi battue en brèche, la régente démissionna. Ce fut le signal d'un déchaînement de violences indescriptibles, sous la haute direction du duc d'Albe.

Pareil à son maître quant à la cruauté systématiquement organisée, il institua une jurisprudence exceptionnelle contre les protestants, confiée à un tribunal spécial, bientôt flétri sous le nom de Conseil du Sang. Sa compétence s'étendait à tous les délits commis contre l'autorité espagnole, qu'ils fussent de nature civile ou de nature religieuse. On ne s'en prenait même plus aux individus isolés ; pour activer la procédure, c'étaient des condamnations et des exécutions en masse.

Deux crimes en particulier ne trouvaient aucune grâce devant les juges : l'hérésie, la richesse. Le duc avait déclaré qu'un fleuve d'or, profond de trois pieds et alimenté par la fortune des Pays-Bas, descendrait jusqu'à la mer et de là en Espagne pour remplir le trésor du roi, son souverain. Le sang coulait à flots : à Valenciennes il y eut 48 exécutions en un seul jour, à Malines 46 ; dans différentes villes de Flandre, 95 dans l'espace de vingt-quatre heures.

Comme, malgré cela, bien des témoins du Seigneur survivaient, un décret de l'Inquisition prononça une sentence de mort contre tous les Pays-Bas, considérés en bloc comme hérétiques, sans avoir aucun égard à l'âge, au sexe ni à la condition. Cette décision atteignait trois millions de personnes.

Comme les fidèles témoins de Christ n'hésitaient pas à proclamer leur foi jusque sur l'échafaud, on imagina de leur immobiliser la langue dans un anneau de fer. La rage de Philippe II se déversa sur son propre fils, don Carlos, qu'il fit mettre à mort dans la prison où on l'avait consigné sous le chef de connivence avec les réformés ; le pape Pie VI célébra hautement cet assassinat.

De son côté le duc d'Albe se vanta d'avoir causé la mort de 18000 personnes au moins, auxquelles on devrait ajouter un nombre peut être supérieur de victimes indirectes de ses atrocités. 30000 autres furent réduites à la misère à la suite de la confiscation de leurs biens. Cent mille s'enfuirent dans les pays environnants, en Angleterre surtout, où ces malheureux trouvèrent une large hospitalité qu'ils repayèrent en y introduisant toutes sortes de procédés nouveaux et ingénieux dans l'industrie de la filature surtout.

La puissance du mal se retourne invariablement contre qui en use. Étroitement liées les unes aux autres par leur commune foi, les provinces du nord se séparèrent de celles du sud, où le catholicisme finit par l'emporter,

et, par l'union d'Utrecht (1579), se déclarèrent indépendantes. Telle fut l'origine de la Hollande actuelle. C'est ainsi que la politique diabolique de Philippe II fit perdre irrémédiablement à l'Espagne la partie la plus riche et la plus prospère de ses États. Plus tard, débordant des limites exiguës de leur territoire, les Hollandais s'établirent dans les Indes Orientales et y créèrent un vaste empire qu'ils ont su administrer et exploiter avec une habileté consommée.

La république des Provinces-Unies mit à sa tête Guillaume de Nassau, prince d'Orange, surnommé le Taciturne. Dans sa jeunesse il avait attiré l'attention de Charles-Quint, à cause de ses grands talents, et l'empereur le reçut à la cour. Il le consultait dans les cas graves et lui confia le commandement d'une armée en Flandre.

Guillaume se trouva en présence de Coligny, l'illustre protestant français, et eut même le mérite de tenir ses troupes en échec. Encore étranger à l'Évangile, il ne pouvait prévoir que, plus tard, il serait un des plus hardis défenseurs de la Réforme et qu'il épouserait la fille de l'amiral. Lorsque Charles descendit du trône pour s'enfermer dans un couvent, il se montra en public appuyé sur le bras de Guillaume et le chargea d'aller porter la couronne impériale à Philippe II.

Le nouveau monarque nourrissait une aversion marquée à l'égard du jeune courtisan. Dès qu'il eut mis fin à la guerre entre la France et l'Espagne par le traité de Cateau-Cambrésis dont Guillaume avait été un des négociateurs, celui-ci apprit que ce document contenait une clause secrète, dont il n'avait pas eu connaissance, par laquelle les deux souverains s'engageaient à extirper l'hérésie, par le fer et le feu, dans leurs États respectifs.

Le prince d'Orange, qui avait de nombreux amis parmi les réformés des Pays Bas, s'empressa de les avertir. La haine de Philippe contre lui ne fit que s'accroître à la suite de son intervention. Quant à Guillaume, ce fait s'ajoutant à bien d'autres dont il avait été le témoin, lui ouvrit définitivement les yeux sur la religion catholique. Il s'en détourna avec horreur et, peu après, se convertit à la Réforme. Il est permis de croire qu'il accepta pour lui-même le salut par la foi au Sauveur.

Guillaume prit une part très active à la lutte des Provinces-Unies pour leur indépendance. Condamné à mort par contumace, ses biens dans les Pays-Bas, très considérables, furent confisqués. Il vendit tout ce qui lui restait : bijoux, vaisselle d'or et d'argent, même ses meubles, pour contribuer à la lutte contre l'ennemi. Il vit périr un de ses frères ; un autre fut défait, mais Guillaume tenait toujours et eut la joie de voir les Provinces-Unies affranchies de la tyrannie espagnole.

Philippe II voua dès lors à Guillaume d'Orange une haine implacable. Le prince était, dans la main de Dieu, un instrument puissant pour résister à l'autocratie du monarque espagnol. La piété éclairée de Guillaume présentait aussi un contraste édifiant avec la sombre tyrannie de Philippe.

Celui-ci dirigea cinq tentatives de meurtre contre son pieux adversaire ; le Seigneur les fit toutes échouer. Là-dessus le roi annonça qu'il garantissait, à quiconque lui amènerait le prince d'Orange mort ou vif, une récompense de vingt-cinq mille couronnes d'or, le pardon de toutes les fautes qu'il pouvait avoir jamais commises et un titre de noblesse.

Ces promesses infâmes trouvèrent un écho. Un Jésuite, nommé Gérard, qui s'était fait passer auprès du prince pour un ami de la vérité, le tua d'un coup de pistolet, tiré à bout portant ; peu de jours auparavant il avait obtenu de Guillaume lui-même l'argent nécessaire pour acheter son arme.

Guillaume s'effondra sur le sol, mortellement atteint. Ses dernières paroles furent : « Que Dieu ait pitié de mon malheureux pays ! » Guillaume avait épousé Mme Téligny, fille de l'amiral de Coligny. Son père et son mari furent assassinés lors du massacre de la Saint-Barthélemy ; son second mari eut le même sort.

Toute la Hollande, ainsi que les pays environnants frémirent d'horreur et de tristesse à la nouvelle du meurtre du noble prince. Seul, au milieu de cette douleur générale, Philippe II manifesta une joie cynique et s'écria : « Si seulement la chose avait été faite deux ans plus tôt ! Cela m'aurait évité bien des ennuis. Mais mieux vaut tard que jamais ! Mieux vaut tard que jamais ! »

APPLICATIONS

- 1) L'histoire de la réforme n'est-elle pas une éloquente démonstration de la vérité biblique sur la pérennité de l'église et de la déclaration du Christ lui-même : « que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ».
- 2) Les ennemis de la réforme et serviteurs du Malin utilisèrent cruellement tous les moyens à leur disposition pour s'opposer à l'Évangile : le mensonge, la torture, la violence, l'emprisonnement, le meurtre, et une multitude de moyens plus pervers les uns que les autres. Cependant, toutes leurs sinistres tactiques ne réussirent pas à freiner l'avancement de l'Évangile en Europe.
- 3) L'histoire de la réforme nous révèle le caractère de l'homme méchant et de l'enfant de Dieu régénéré. Le méchant est belliqueux, violent, lâche, menteur, meurtrier, exploiteur, et pervers. Le croyant est doux et pacifique, courageux, vrai, tolérant et aimant.

**QUE LE SEIGNEUR SOIT BÉNI, LOUÉ ET ADORÉ
POUR SA MISÉRICORDE ET SA BONTÉ !**

A M E N !